

## Éloge de Georges Dossin

Léon Lacroix

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Lacroix Léon. Éloge de Georges Dossin. In: Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, tome 71, 1985. pp. 38-47;

[https://www.persee.fr/doc/barb\\_0001-4133\\_1985\\_num\\_71\\_1\\_55708](https://www.persee.fr/doc/barb_0001-4133_1985_num_71_1_55708)

---

**Ressources associées :**

Georges Dossin

---

Fichier pdf généré le 03/06/2020

## Éloge de Georges Dossin

Monsieur le Président,  
Monsieur le Secrétaire perpétuel,  
mes chers confrères,

Vous avez bien voulu me confier la tâche de prononcer l'éloge de notre regretté confrère, Georges Dossin. C'est un honneur auquel je suis fort sensible, tout en étant conscient de mon incompetence. Si un archéologue classique doit avoir quelques lumières sur l'histoire de ce qu'on appelle le « Proche-Orient » — entendez par là les régions proches du bassin oriental de la Méditerranée — s'il doit même s'intéresser à l'ensemble du monde méditerranéen, on ne peut exiger de lui qu'il déchiffre des textes en écriture cunéiforme. C'est l'affaire du spécialiste et cela requiert une formation que je ne possède pas. Or, la vie de G. Dossin, associé aux fouilles entreprises par des archéologues français sur le site d'une ville qui connut toute sa splendeur au III<sup>e</sup> et au début du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., la ville de Mari, sur la rive droite de l'Euphrate, en Syrie, a été en grande partie consacrée au déchiffrement et à la publication des tablettes découvertes dans les ruines du palais de Mari et qui constituaient les archives de ce palais. Il a ainsi contribué à la résurrection de tout un passé que l'on aurait pu croire à jamais aboli. Tel est le sort de ces grandes découvertes ; elles font renaître à nos yeux d'anciennes civilisations, qui peuvent nous paraître lointaines, mais qui sont aux origines mêmes de notre propre civilisation. S'il ne m'appartient pas d'analyser l'œuvre du savant, de celui qui a tant contribué à faire progresser nos connaissances dans le domaine assyro-babylonien, je tenterai toutefois de retracer dans ses grandes lignes la brillante carrière de Georges Dossin. Il a illustré notre compagnie et — est-il besoin de le rappeler à tous ceux d'entre vous qui le retrouvaient chaque mois à nos séances ? — il a

toujours compté parmi les plus fidèles de nos membres. Mais peut-être me permettez-vous aussi d'évoquer la physionomie de l'homme, tel que je l'ai connu pendant les nombreuses années où nous nous sommes constamment rencontrés et où se sont créés les liens d'une indéfectible amitié.

Georges Dossin est né à Wandre le 4 février 1896. Après avoir fait ses humanités gréco-latines au Collège du petit séminaire de Saint-Trond, il entreprend en 1913 des études à l'Université de Liège, études interrompues par la guerre et qu'il terminera en 1921 avec le grade de docteur en philologie classique. Mais, pendant les années de guerre, G. Dossin s'était déjà mis à l'étude des langues sémitiques sous la direction de Jules Prickartz, ce qui lui a permis d'obtenir dès 1923 le grade de docteur en histoire et littératures orientales. Boursier de voyage, il séjourne à Paris, où d'autres chercheurs liégeois allaient à cette époque compléter leur formation. Il en est parmi eux qui devaient devenir un jour membres de notre Compagnie et siéger dans la salle où nous sommes réunis aujourd'hui. Notre confrère Jules Herbillon me permettra de le citer, mais je pense aussi à notre regretté Paul Harsin, que nous avons vu pendant tant d'années assis à côté de G. Dossin. À Paris, G. Dossin suit les cours d'éminents orientalistes, le Père Scheil à l'École pratique des hautes études, Charles Fossey au Collège de France, mais aussi ceux de Gustave Fougères, qui l'initie à l'archéologie classique. Il se préparait ainsi à assumer un jour à l'Université des enseignements qui s'étendraient sur de vastes périodes de l'histoire de l'antiquité, et cela ne devait guère tarder. Dès 1924, G. Dossin a été promu chargé de cours à l'Université de Liège, où les étudiants allaient pouvoir bénéficier de la compétence qu'il avait acquise en diverses matières, telles que l'archéologie grecque, l'histoire de l'art de l'antiquité gréco-romaine et l'histoire de l'art de l'Asie antérieure. Devenu professeur extraordinaire en 1931, professeur ordinaire en 1936, G. Dossin n'avait pas cependant dans ses attributions, à l'Institut d'histoire et de littératures orientales de l'Université de Liège, la partie philologique correspondant réellement à sa spécialité, j'entends par là l'assyro-babylonien et le sumérien. C'est plus tard, lorsque Jules Prickartz, en 1951, décida de

prendre sa retraite, que G. Dossin prit la succession de celui qui avait été son maître, avec pour conséquence une invraisemblable accumulation d'heures de cours. Il fallut le décharger et la partie gréco-romaine fut confiée à votre serviteur. G. Dossin ne garda jusqu'à son admission à l'éméritat en 1966 que le cours de « Notions d'histoire de l'art et d'archéologie : art grec et art romain », cours qui s'adressait aux étudiants de philologie classique et d'histoire ancienne. Il conservait ainsi une attache avec le monde classique, un monde qu'il connaissait bien et qui devait toujours rester au centre de ses préoccupations.

Il n'est pas inutile de signaler que, parmi les enseignements dont G. Dossin avait été titulaire, et cela dès le début de sa carrière professorale, figurait un cours d'archéologie de la Grèce égéenne, inscrit bizarrement, à cette époque tout au moins, au programme de l'Institut d'histoire et de littératures orientales. En fait cette civilisation égéenne, crétoise et mycénienne, a toujours exercé un attrait particulier sur un savant qui, tout au long de sa carrière, n'a cessé de se poser des problèmes au sujet des influences orientales qu'il croyait pouvoir déceler dans la religion et la mythologie de l'antiquité classique. « Ex oriente lux », affirmait-il au terme d'une communication qu'il fit, encore jeune chercheur, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ce qui lui valut, m'a-t-il raconté, une repartie de Salomon Reinach, peu sensible sans doute aux séductions de l'Orient. Le débat est loin d'être clos comme en témoigne un ouvrage récent d'un archéologue anglais, Colin Renfrew<sup>(1)</sup>, qui remet en question la fameuse formule « Ex oriente lux ».

Mais, aux enseignements que G. Dossin professait à l'Université de Liège étaient venues s'ajouter d'autres tâches professorales. En 1935, l'Université libre de Bruxelles lui avait confié les cours d'assyriologie. À Bruxelles, comme à Liège, G. Dossin a formé des élèves, dont certains sont devenus des maîtres et

---

<sup>(1)</sup> Voir l'ouvrage de ce savant, *Before Civilization*, traduit maintenant en français par Paulette Braudel sous le titre *Les origines de l'Europe. La révolution du radiocarbone*, Paris, 1983.

jouissent aujourd'hui d'une réputation internationale. C'est en grande partie à l'impulsion de notre confrère que nous devons l'existence en Belgique de tout un groupe d'assyriologues et de sumérologues distingués qui, à Bruxelles, à Gand et à Liège, ont contribué à maintenir à un très haut niveau des études dont le monde d'aujourd'hui, préoccupé par d'autres problèmes, ne saisit pas toujours l'importance.

Si j'ai insisté sur les tâches accomplies par G. Dossin en sa qualité de professeur, c'est qu'il fut toujours pour ses élèves un maître qui se dépensait sans compter, avec une exceptionnelle générosité. Peuvent en témoigner aujourd'hui non seulement ceux qu'il a formés aux disciplines de l'assyriologie, mais d'autres encore, qui ont bénéficié de son aide et de ses encouragements alors qu'ils s'engageaient dans des directions fort différentes de celle que notre confrère a suivie. Avant de se spécialiser en préhistoire, ma collègue de l'Université de Liège, Hélène Danthine, avait été une des plus brillantes élèves de G. Dossin et, si vous le permettez, je puis aussi vous apporter mon témoignage, puisque je dois à G. Dossin l'orientation que j'ai imprimée à mes recherches et puisque j'ai toujours trouvé auprès de lui une aide à la fois chaleureuse et amicale.

Mais à côté du professeur, il y avait aussi le savant, dont l'autorité a été très rapidement reconnue. En 1926, G. Dossin avait entrepris un premier voyage d'études qui devait le mener en Syrie et en Palestine. En 1931, il partait à la découverte de la Mésopotamie, de l'Iraq et de la Perse. Ces voyages lui révélèrent l'importance du milieu géographique, dont il devait tenir le plus grand compte dans ses cours et dans ses travaux. G. Dossin fut à sa manière un grand voyageur. Mais il voyagea fort peu comme le font si volontiers nos contemporains, qui cherchent surtout dans le voyage le plaisir du dépaysement. En fait, il partait en mission et l'objectif était toujours d'ordre scientifique. Dans le programme de voyages établi par G. Dossin, la Grèce ne fut pas oubliée et il aimait à raconter qu'au terme d'une de ses pérégrinations en Orient, il découvrit dans un restaurant d'Athènes le vin résiné, dont il apprécia fort peu la saveur. Fort lié avec des savants français et tout particulièrement avec le grand assyriologue Thureau-Dangin, il parti-

cipa en 1928 aux fouilles d'Arslan-Tash et, en 1931, aux fouilles de Tell Ahmar. Mais, en 1933, la découverte d'une statue allait conduire une mission française à explorer un site d'une exceptionnelle importance, le site de Mari. Les fouilles furent confiées à André Parrot, que nous avons compté au nombre de nos associés, et elles livrèrent des milliers de tablettes qui provenaient pour la plupart des archives du palais. Il fallait un épigraphiste et André Parrot, sur la suggestion de Thureau-Dangin, fit appel à G. Dossin qui, par ses publications de textes paléo-babyloniens, s'était déjà affirmé comme un maître. Faut-il vous dire que Dossin accepta avec enthousiasme cette tâche difficile, mais exaltante ? Il participa à douze campagnes de fouilles, de 1937 à 1966. Son ardeur au travail était telle qu'il put très rapidement communiquer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres les résultats de ses premières découvertes. Je me souviens d'avoir entendu André Parrot, à une conférence qu'il était venu faire à Liège, louer G. Dossin de la promptitude et de la sûreté dont il faisait preuve lorsqu'il déchiffrait les textes à peine sortis du sol et qu'on venait lui soumettre. Les photographies prises sur le site de Mari nous montrent notre confrère penché sur ses tablettes et l'on imagine aisément les sentiments qu'il devait ressentir lorsque les documents qu'il interrogeait lui révélaient le nom d'un souverain jusque-là inconnu ou celui de quelque ville, dont les traces avaient été effacées par les sables du désert. Mais il est sans doute plus difficile, quand on n'est pas épigraphiste de métier et quand on n'a pas eu entre les mains ces tablettes d'argile à l'allure si mystérieuse, de se représenter la patience dont il faut s'armer pour déchiffrer tout d'abord ces caractères en forme de « clous », puis pour les transcrire correctement et les interpréter. Sans doute existe-t-il des documents intacts et d'une lecture assez aisée. Mais combien d'autres posent des problèmes difficiles à résoudre en raison de leur mauvais état de conservation : signes devenus à peu près illisibles, tablettes dont seul un fragment nous a été conservé, inscriptions qui présentent des lacunes et qu'il faut tenter de compléter. G. Dossin poursuivit son activité sur le chantier de fouilles jusqu'au moment où son état de santé ne lui permit

plus de participer à cette mission de Mari, à laquelle il était si fidèlement attaché et qui doit tant à sa compétence et à son dévouement. Il dirigeait en effet la publication des archives de Mari. Il a publié lui-même quatre volumes de ces « Archives » avec chaque fois, dans un volume correspondant, la transcription, la traduction et les notes. Combien de fois ne suis-je pas allé le surprendre dans le bureau que l'Université de Liège avait mis à sa disposition après son admission à l'éméritat ! Il avait sous les yeux l'une ou l'autre transcription qu'il vérifiait sur le document lui-même. Ce travail d'épigraphiste qui exige tant de science, mais aussi tant de minutie, il l'accomplissait à la perfection. Les transcriptions de textes cunéiformes que l'on doit à G. Dossin sont tracées d'une main ferme et d'une élégante précision.

G. Dossin ne recherchait pas les honneurs et pourtant ils lui sont venus rapidement. L'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui l'avait élu correspondant en 1944, faisait de lui, en 1957, un associé étranger. Il fut accueilli par notre Académie d'abord en qualité de correspondant en 1945, puis en qualité de membre en 1947. Il fut invité à faire des conférences au Collège de France en 1947, puis il occupa, en 1958, dans cette même institution, une des chaires réservées aux savants étrangers. Nous trouvons aussi G. Dossin à Londres, où, en 1949, il fait des conférences sur les rapports entre les archives de Mari et l'Ancien Testament. Nous le trouvons à Alger où, en 1955 et en 1956, l'Université lui confie la chaire d'actualités scientifiques. L'Allemagne avait reconnu ses mérites : correspondant du Deutsches archäologisches Institut en 1961, il devint membre titulaire en 1966. En 1974 c'était au tour de la British Academy de l'accueillir parmi ses membres. Avec Jean Nougayrol, il fut en 1950 à l'origine des « Rencontres assyriologiques internationales », qui ont connu un grand succès. Il y participait régulièrement et il a présidé de 1956 à 1975 le groupe placé sous le patronage de François Thureau-Dangin. Beaucoup d'entre vous savent certainement qu'à l'initiative de ses anciens élèves et amis s'est créée à Bruxelles, en 1976, la « Fondation assyriologique Georges Dossin ». Le « Recueil Georges Dossin » où l'on a réuni une partie de ses articles et

qui a paru en 1983, devait être une des dernières manifestations de gratitude à son égard. J'ajouterai que la France et la Syrie lui avaient témoigné leur reconnaissance en lui octroyant, l'une la Légion d'honneur, l'autre le Mérite syrien.

Mais s'il y a le professeur et le savant, il y a aussi l'homme et c'est ce côté humain qui faisait de Georges Dossin une figure aussi attachante. Vous me permettrez de vous en parler en faisant appel à quelques souvenirs personnels. À l'époque où j'ai fait mes études à l'Université de Liège en suivant les cours de la section de philologie classique, il n'était pas question d'histoire de l'art et d'archéologie dans les programmes de la Faculté de philosophie et lettres. Mais il existait un Institut d'histoire de l'art et d'archéologie où G. Dossin enseignait, parmi d'autres matières, l'archéologie grecque et l'histoire de l'art gréco-romain. M'étant intéressé à une catégorie de vases d'Italie méridionale connus sous le nom de « plats à poissons », parce qu'ils comportent un décor formé d'animaux marins, j'avais fait appel aux conseils de G. Dossin, qui avait bien voulu m'accueillir et me guider. Des plats à poissons je suis passé plus tard sous sa direction à l'étude des monnaies grecques. Esprit curieux, toujours préoccupé d'explorer de nouveaux domaines, il avait consacré un de ses cours à la numismatique et il avait découvert que cette science n'est pas, comme on le croit généralement, un champ étroit, où évoluent quelques spécialistes, mais une voie d'accès qui s'ouvre dans de multiples directions, géographie historique, mais aussi histoire des institutions, histoire politique et économique, histoire des religions, sans oublier l'histoire de l'art. Si j'insiste quelque peu, c'est que cela permet de dégager un trait du caractère de G. Dossin. Loin de se limiter à son propre domaine, il a toujours cherché à se tenir au courant de ce qui se passait dans les domaines voisins. Grâce à son jugement prompt et lucide, il savait s'orienter dans les matières les plus diverses. Il savait aussi guider les autres, dégager dans son enseignement les idées essentielles et inviter ses étudiants à raisonner au lieu de faire du cours un simple exercice de mémoire.

Dans les *Lettres persanes*, Montesquieu prête à Usbek les propos suivants : « Ceux qui aiment à s'instruire ne sont jamais



oisifs : quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner ; j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée. Tout m'intéresse, tout m'étonne : je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets. » Comme le personnage de Montesquieu, Dossin a été toute sa vie un étudiant. C'est du reste ainsi qu'il se définissait lui-même. Quand l'âge de la retraite est arrivé, il a continué à travailler avec la même ferveur et la même constance. Tous les mardis et tous les samedis — suivant en cela les habitudes qu'il avait prises quand il enseignait — il s'amenait dès le matin à l'Université, où on lui avait réservé un bureau. On était sûr de l'y trouver et il était ravi de recevoir la visite des amis qui venaient prendre de ses nouvelles et l'entretenir de l'un ou de l'autre problème. Pour l'amener à changer ses habitudes et à adopter le vendredi au lieu du samedi, il fallut lui faire observer qu'il y avait quelque imprudence à s'enfermer dans son bureau le samedi, alors que l'Université était à peu près déserte. Ces deux journées de travail étaient sacrées ; y renoncer eût été pour lui manquer à tous ses devoirs. Quand il décida de ne plus venir à l'Université, nous sûmes qu'un événement grave s'était produit.

S'il venait si régulièrement aux séances de notre Académie, c'était sans doute pour nous témoigner sa fidélité, pour nous exprimer sa sympathie, mais aussi parce qu'il éprouvait un réel plaisir et un réel intérêt à entendre traiter de matières dont certaines tout au moins étaient assez étrangères à ses préoccupations habituelles. Il n'hésitait pas à faire le voyage de Wandre à Bruxelles pour venir écouter quelque conférencier. Les voyages à Bruxelles ou à Paris faisaient partie des habitudes qui lui étaient chères. Il n'y allait pas seulement pour s'instruire ou pour s'acquitter de quelque obligation, il y allait pour retrouver des amis.

C'est là un autre trait du caractère de G. Dossin. Il savait se créer des amis et il leur était d'une fidélité exemplaire. Quand on allait le trouver dans son bureau, même si l'on venait l'interrompre dans ses travaux, on était sûr d'être reçu avec

courtoisie, d'être écouté avec attention et de recevoir d'utiles conseils. S'il n'était pas d'accord avec vous, il savait vous le dire franchement, mais sans chercher le moins du monde à vous imposer son opinion. Les liens d'amitié qu'il a su ainsi créer et maintenir ont été un élément essentiel dans la carrière de G. Dossin. Alors que j'étais encore jeune étudiant, il m'accueillait à sa table, la table d'un restaurant que fréquentaient alors quelques éminentes personnalités de l'Université de Liège. Le maître savait se mettre à la portée de l'élève et l'élève devenait bientôt un ami. Ce sont là de bien lointains souvenirs d'une époque où maîtres et élèves — les élèves de l'Institut d'histoire de l'art étaient en ces temps-là fort peu nombreux — s'accordaient pour prendre ensemble quelques journées de vacances. Elles comptent parmi les rares vacances que s'est accordées G. Dossin, ce travailleur acharné !

Chercheur passionné et convaincu, il ne pouvait admettre le scepticisme que professaient certains de ses collègues. On était sûr d'être entendu de lui du moment que l'on venait lui parler d'un problème scientifique, et la conversation s'engageait, toujours enrichissante, avec un homme qui se mettait en mesure de vous comprendre et, s'il le pouvait, de vous aider. Il avait aussi ce que j'appellerai volontiers « la vertu de l'indignation ». Une injustice l'irritait au plus haut point et j'ai rarement vu quelqu'un se montrer aussi intransigeant en la matière. Cette exigence morale donnait un grand poids et une grande valeur aux avis qu'il émettait quand on venait le consulter. Tel était l'homme, toujours prêt à défendre une cause lorsqu'elle s'appuyait sur de solides arguments et surtout lorsqu'elle lui paraissait juste.

Doué d'une grande sensibilité musicale, G. Dossin manifestait pour Mozart une vénération qu'il a exprimée devant moi à maintes reprises. Bon violoniste, il avait, en faisant appel à des collègues et à des étudiants de l'Université, constitué un petit groupe qui exécutait des œuvres de musique de chambre. Un ancien professeur du Conservatoire de Liège, José Quitin, qui avait été, comme il dit, « embrigadé » dans ce groupe, a évoqué ses souvenirs dans le « Bulletin de la société liégeoise de musicologie » (janvier 1984). Il a rendu hommage au savant

et à l'humaniste et rappelé qu'en cet heureux temps, une fois terminées les tâches d'une semaine assurément bien occupée, le samedi après-midi, on trouvait le professeur Dossin au pupitre du premier violon. Ceci nous reporte à une cinquantaine d'années en arrière, à une époque où G. Dossin pouvait encore s'accorder quelques loisirs.

Comme je vous l'ai dit dès le début, il ne m'appartient pas d'analyser l'œuvre scientifique de notre confrère ; je vous renvoie à la notice, confiée à un assyriologue compétent, qui paraîtra dans l'*Annuaire*. Je voudrais toutefois rappeler brièvement la part que G. Dossin a prise aux travaux de notre Classe. Il aimait nous entretenir des problèmes qui le préoccupaient et l'on pourrait dresser une longue liste de ses communications. J'en ai relevé 25, traitant des sujets les plus variés, et il faut y ajouter l'émouvant éloge d'André Parrot, dont le texte a été reproduit dans le *Bulletin* de 1981. Comme G. Dossin a été membre de notre Classe pendant 38 ans, on avouera que, malgré de fréquents séjours à l'étranger, il a bien rempli ses devoirs d'académicien ; il a été un des membres les plus actifs de notre Classe. Pour certaines de ses communications, on ne possède qu'un bref résumé, mais d'autres ont été publiées et on les relit toujours avec plaisir et intérêt. Certains d'entre vous se souviennent sans doute d'une époque où la Classe tenait deux séances en juillet, la deuxième à la fin du mois. On réservait à G. Dossin cette seconde séance de juillet et, alors que d'autres ne songeaient qu'à partir en vacances, notre confrère venait à l'Académie faire sa communication.

Gravement malade, il a lutté avec une énergie farouche, aidé par les soins que lui prodiguait son épouse, soutenu par l'affection dont l'entourait sa famille et par la sympathie que lui témoignaient ses amis. Il s'est éteint le 8 décembre 1983. Dans une lettre à Madame Hanska, Balzac écrivait : « Je n'ai que le cercueil en perspective pour me reposer, mais le travail est un beau suaire », réflexion qui vient tout naturellement à l'esprit quand on tente de retracer, comme je l'ai fait aujourd'hui, la carrière de Georges Dossin.

Léon LACROIX